

LA POÉSIE ROMANE.

Idiome d'amour, si doux qu'à le parler,
Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire.

(A. DE MUSSET.)

Lorsque le monde ancien finit, et dans sa gloire
Lorsqu'un monde nouveau célébra sa victoire
En foulant sous ses pieds la Rome des Césars,
Par la torche barbare un moment éclairée,
La muse se dressa, jeune et transfigurée,
Au milieu des débris épars.

Un horizon nouveau vint s'offrir à sa vue,
Et de sa mission mesurant l'étendue,
Loin du vieux Parthénon et loin du sol romain,
Elle s'enfuit, le cœur plein d'une vague attente,
Dans les sombres forêts et jusques sous la tente
Des peuples Gaulois et Germain.

Ah! si l'on eût encor conservé l'harmonie
Des accents cadencés aux rives d'Ionie;
Si l'aveugle divin sortant de son tombeau,
Avait pu de ses yeux voir ce spectacle immense:
Un monde qui finit, un monde qui commence,
Et les vieilles lois en lambeau.

S'il avait entendu, du milieu de l'orage,
La voix du Golgotha condamner l'esclavage,
Relever l'homme au nom de la fraternité,
A la haine opposer l'amour, le bien au crime,
Qui sait quel cri d'amour, qui sait quel chant sublime
Sa voix au monde aurait jeté !...

Cette voix n'était plus. Tous les peuples en foule,
Se ruant à l'envi sur l'empire qui croule,
Comme dans un creuset les métaux précieux,
Se tordaient, se fondaient;... et les langues muettes
Ne trouvaient plus d'écho dans l'âme des poètes;
Un flambeau s'allumait aux cieux!...

Mais quand l'Europe ouvrit les yeux à la lumière,
Quand la France apparut féodale et guerrière,
Défiant l'ennemi des créneaux de ses tours,
La poésie, enfant qui renaît à la vie,
Sortit de ses forêts, suivie
D'un cortège de troubadours.

Ecoutez!. écoutez!.. Au loin tout fait silence...
La harpe d'une main et de l'autre sa lance,
Humble et fière, le front ceint de lauriers vainqueurs,
Au milieu des guerriers elle se fait entendre;..
Sa voix si naïve et si tendre
Charme l'âme, adoucit les cœurs.

Comme une fleur des champs, humide de rosée,
Par la main du printemps sous la mousse posée,
La langue vient d'éclorre. En sons mélodieux
De chacun de ses mots un doux parfum émane,
Chantons! c'est la langue Romane!
Le doux parler de nos aïeux.

Elle apprend elle-même à l'oreille charmée
Les langages divers dont elle fut formée :
Les barbares sur elle ont laissé leurs couleurs;
Sur son esprit le Maure a marqué son empreinte;
Rome, dans sa dernière étreinte,
A poli ses contours en les parant de fleurs.

Mais c'est surtout le cœur avec la poésie
Qui formèrent ses sons de miel et d'ambrosie.
La Muse en la créant lui donna son essor,
Allia la satire à sa verve amoureuse,
Polit sa voix mélodieuse
Et lui prêta ses ailes d'or.

O vous qui sous le ciel du midi de la France
Fîtes étinceler notre vieille romance,
Enfants du gai-savoir, trouveurs ingénieux,
Qui, lançant jusqu'au nord vos refrains populaires,
Avez inspiré les trouvères
Et relevé des arts l'autel religieux!

Accourez!... montrez-vous à l'Europe jalouse,
Bérenger de Provence et Raymond de Toulouse,
Guillaume de Poitiers, leur éclatant rival!...
Princes, ils n'ont pas craint pour leur gloire inquiète
D'allier leur luth de poète
Avec leur blason féodal!

L'un célèbre l'honneur, et les vertus guerrières,
Si belles dans ces temps de luttes meurtrières
Où la loi de la force est la suprême loi;
Honnit le chevalier qui de meurtres s'abreuve,
Qui ne protège pas la veuve,
Qui prend le bien du faible et qui manque à sa foi.

Mesurant le courage et la gloire à sa taille,
L'autre dépouille l'or de sa côte de maille
Dans les jeux des tournois où brillent tous les preux,
Raconte des chrétiens les douleurs et les plaintes,
Se croise, et vers les rives saintes
Provoque un élan généreux!

Et toi qui des beaux arts enseignes la culture,
Poète par le cœur, chevalier par l'armure,
Bérenger, viens encor nous chanter tes amours!
Et vous tous qui formiez sa pléiade immortelle,
Venez! vous fîtes le modèle
Des amants et des troubadours.

Là, c'est Pierre Vidal qui, s'élançant naguère
De la guerre aux tournois, des tournois à la guerre,
Devient des Cours d'amour le fleuron le plus beau.
Fidèle à l'amitié comme il l'est à sa dame,
La douleur a percé son âme :
Il veut de son ami partager le tombeau.

Là c'est Raymond Jourdan, dont la lyre brûlante
Soupire en vain aux pieds d'une cruelle amante...
Il va chercher la mort, dans les combats, un jour ;
Et celle qu'il aime, pour laquelle il succombe,
Le suit, en pleurant, dans la tombe :
Le trépas fait plus que l'amour.

Raimbaut, Folquet, Rudel, Pons', Cardinal, Marcabre,
Bertrand de Born, fameux par tes vers et ton sabre,
Toi que Dante a placé dans un coin des enfers,
Salut! Et vous aussi vierge d'Occitanie,
Clémence, qui de fleurs honorant le génie,
Avez institué le doux combat des vers!

O Languedoc! après une si belle aurore
Tes enfants inquiets se demandent encore,
Comment tes sons si doux se sont évanouis...
Où vibrent maintenant ta voix pure et sacrée,
Et les accords divins de ta harpe inspirée
Qu'écoutaient en pleurant nos pères éblouis?...

Sur ce globe éphémère où tout est si fragile,
Si la langue d'Homère et celle de Virgile
N'ont pu se dérober aux ravages du temps,
Pourquoi pleurer ton sort?.. hélas! c'est que comme elles
Tu n'as pas enfanté des pages immortelles,
Car tu mourus dans ton printemps.

Oui, tu mourus, semblable à l'enfant de génie,
Fleur précoce qui tombe en entrant dans la vie ;
Comme l'arbre qui meurt, de ses fleurs étoilé,
Comme le rossignol sur sa couvée expire,
Ou comme un doux chant sur la lyre
Qui s'éteint à peine exhalé.

Mais tu vins adoucir l'homme à demi-sauvage,
Mais tu vins, dissipant l'ombre du Moyen-Age,
Jeter le premier grain dans le premier sillon :
Grain civilisateur ! — Semblable au vieil Homère,
Qui fit avec ses chants pour la Grèce sa mère,
Plus que Lycurgue et que Solon.

Tu ranimas les arts. — Les merveilles gothiques
Vinrent à ton appel orner nos basiliques,
Tu fis aimer Jésus, craindre le Vatican ;
Et tu sus, alliant la force à l'harmonie,
A tous prodiguant ton génie.
Créer le langage toscan.

C'est grâce à toi que Dante, et Pétrarque et Boccace,
Nourris de tes leçons, sur la terre d'Horace,
Avec un goût si pur ont écrit sur l'airain.
L'Espagnol vint aussi puiser à ta mamelle ;
Dans une étreinte fraternelle,
Le Français te ravit le sceptre souverain.

Tes doux chants, qu'animait le souffle évangélique,
Inspirèrent du Christ la morale angélique :
L'espérance aux vaincus, la clémence aux vainqueurs.
Tu fus la digne sœur de la chevalerie.
Ces mots, ces mots sacrés : Dieu, dame, honneur, patrie,
Tu les gravas dans tous les cœurs.

Honneur à toi surtout, en élevant son âme,
D'avoir à tous les yeux divinisé la femme !...
Tu créas le tenson du galant troubadour ;
Et l'homme, en écoutant ta parole ingénue,
Brûla d'une flamme inconnue :
Le cœur comprit enfin l'amour.

Ah ! non plus cet amour qui transporte et qui brûle,
Que célébra Sapho, que soupira Tibulle ;
Ah ! non plus un amour païen, matériel...
Mais un sentiment pur, tendre et mélancolique,
Où plus chaste et plus poétique
La femme, être idéal, se rapproche du ciel.

Sous les antiques lois, méprisée, avilie,
La femme, âme vénale, aux hommes asservie,
Fut esclave partout. Son joug ne fut brisé
Que lorsque dans les airs brilla la foi chrétienne;
La cause de la femme alors devint la sienne
Et le serpent fut écrasé!

Tu fus donc de la foi le brillant interprète :
Jeune Muse Romane: hélas! quelle conquête
Vaudrait jamais l'éclat de ta gloire à nos yeux?...
Si la femme te doit sa grâce virginale,
La langue des Français, ton heureuse rivale,
Te doit son goût suave et son vol glorieux!

Jules LACROIX.

Mars 1853.

